

Collectif La Station: la vengeance de Willy

THEATRE & DANCE 02/6/2019 GILLES BECHET © BRUZZ

Le Collectif La Station nous plonge dans les coulisses d'un parc aquatique. Un cauchemar nommé *PARC* à l'odeur de chlore et de sang. Une comédie noire inspirée de Charles Burns, David Cronenberg et *Sauvez Willy*.

Ils sont là tremblant avec leurs combinaisons en néoprène, les cerceaux inutiles rangés contre le mur carrelé. Quatre dresseurs d'un parc d'attractions aquatique doivent faire face à l'inimaginable. Devant le public venu pour rêver, l'eau s'est teintée de sang. Une dresseuse s'est fait dévorer en plein show par l'orque vedette. À partir de ce drame, le Collectif La Station propose un spectacle haletant où le drame et l'horreur rejoignent l'humour grinçant et l'absurde. Une comédie noire qui décortique la logique du divertissement contemporain dans un quotidien du travail qui peine à trouver son sens.

Quel a été le déclic de ce spectacle ?

Sarah Hebborn : C'est en voyant le film documentaire *Blackfish* qu'on a découvert l'envers du décor dans les parcs d'attractions aquatiques. Ensuite, on a regardé beaucoup de vidéos de dresseurs. C'est un monde très particulier qui marque. Toute leur vie, ils resteront d'anciens dresseurs. Dans *PARC*, c'est un peu comme si on désirait réinventer leur destinée, leur donner l'occasion de se réapproprier leur vie.

Eléna Doratiotto : Plus jeune, on a tous adoré *Sauvez Willy*, même si maintenant on trouve ça super-déprimant. Au fond, on aime bien les dresseurs, ils sont comme nous avec leurs bêtises et leurs croyances.

Dans *PARC*, vous avez choisi de traiter les scènes les plus spectaculaires par le hors-champ ?

Hebborn : Tout ce qu'on aurait pu faire sur scène ne pouvait, de toute façon, pas rivaliser avec ce que les gens peuvent imaginer.

Doratiotto : Il y a aussi la magie du côté artisanal. Ça nous plaisait qu'avec quelques notes de son et un jeu de lumière, on arrive à faire croire à un orque. Certains spectateurs étaient même persuadés de l'avoir vu sur scène.

Ce spectacle est une montagne russe d'émotions où vous passez de moments de tension dramatique au burlesque, de l'horreur à l'introspection.

Daniel Schmitz : On n'applique pas une recette. On aime bien ce qui n'est pas identifiable par le public. Il y a des choses qui échapperont à certains spectateurs et en toucheront d'autres. On a envie que les gens soient surpris et un peu bousculés par ce qu'ils voient.

Hebborn : C'est aussi lié au fait qu'on est un collectif avec des personnalités et des inspirations différentes qui transparaissent plus dans certaines séquences. Cédric est très orienté cinéma, Daniel, c'est la musique et Eléna et moi, c'est plutôt les romans. Une séquence part souvent d'une impro sur laquelle on a commencé à fantasmer.

Tout le spectacle baigne dans un humour teinté d'absurde ?

Schmitz : Le parc animalier est un révélateur de la logique folle d'un monde basé sur le divertissement et le profit. L'humour permet aussi de révéler l'absurde de nos vies. À travers le rire, le spectateur se retrouve face à plusieurs petits miroirs qui renvoient à différents aspects de notre société.

Cédric Coomans : Ce n'est pas du pur divertissement. C'est un spectacle où on rit de l' « obscénité du réel » comme le dit Alain Badiou.

Hebborn : On ne voulait pas non plus tomber dans le cynisme. On rit de la situation pas des personnages qu'on aime et qu'on nourrit d'émotions personnelles. En définitive, on rit d'abord de nous.

C'est aussi un spectacle sur l'illusion et l'envers du décor ?

Schmitz : Ce genre de parcs animaliers est fondé sur l'illusion qu'un prédateur a une relation amicale avec un être humain. Ce qui est une fable.

Hebborn : On montre l'envers du décor et après l'accident, la désillusion pour les personnages qui voient s'écrouler ce monde sur lequel ils ont basé toute leur vie. Comme beaucoup de gens, ils se retrouvent dans une situation de travail où ils font ce qu'on attend d'eux sans trop se poser de questions. Nous, on pousse le curseur et on voit ce qui se passe.

Doratiotto : Jusqu'à cet accident, aucun des personnages ne se rend compte de l'absurde de la situation dans laquelle il se trouve. De manière plus générale, on a souvent tendance à fermer les yeux sur une situation et on s'étonne des conséquences plutôt que des causes qui y ont conduit.

Vous invoquez l'influence du dessinateur de BD Charles Burns, comment s'est-elle marquée ?

Coomans : D'abord dans le rapport à la lumière. On a essayé de la travailler sur le plateau avec des éclairages très tranchés et contrastés. Et puis comme chez Burns, on a des personnages qui vivent l'accident comme un choc face auquel ils n'ont plus d'autre choix que de se transformer.

Schmitz : C'est l'horreur qui peut surgir du quotidien, de quelque chose qu'on côtoie tout le temps sans en percevoir la vraie nature.

Coomans : On a été fort influencés par le cinéma des années quatre-vingt, Carpenter, Cronenberg et les adaptations de Stephen King. Sur le plateau, on parle souvent de cinéma. Pas mal de ces réalisateurs utilisent l'horreur et le suspense pour parler d'autres choses, de pulsions qui sont enfouies.

Quelle a été le plus gros challenge de ce spectacle ?

Hebborn : Trouver la fin ! On l'a plusieurs fois changée parce qu'on n'arrivait pas à trouver le point final à cette histoire. Le spectacle est en trois parties. On a d'abord un rythme très énergique dans la première partie, puis plus existentiel dans la seconde. Notre défi, c'est de tenir les spectateurs en haleine avec une structure qui va à l'encontre de ce qu'ils peuvent s'attendre ou peuvent avoir l'habitude.

⊕ Critique scène: Panique à l'aquapark

29/05/19 à 10:53 Mise à jour à 10:56 Source : Focus Vif

Nicolas Naizy ([//focus.levif.be/culture/auteurs/nicolas-naizy-3161.html](http://focus.levif.be/culture/auteurs/nicolas-naizy-3161.html)) Journaliste

Lauréat du festival Émulation du Théâtre de Liège, le collectif La Station démontre dans *Parc* un réel savoir-faire sur le hors-champ. Un travail sonore et visuel au service d'une dramédie en aquapark.

Il y a d'abord le rire. Celui de voir ce quintette en tenues de néoprène, se préparant dans les coulisses d'un improbable et insoupçonné parc aquatique. Leur vie, c'est le jeu avec les animaux. On s'échauffe, on répète ses mouvements, on récapitule les consignes de sécurité et la petite musique est bien rodée. On encourage le petit nouveau pour la première, on se dit qu'on fait un chouette boulot quand même et on s'élanche derrière la cheffe d'équipe, un seau de poisson à la main. Derrière le volet mécanique, attendent Tatanka, l'orque star du parc et du show qui s'annonce, et un public en délire.

Vient ensuite l'horreur. Par on ne sait quelle circonstance, Tatanka refuse d'accomplir son numéro et, en colère, la baleine dévore sous les yeux de l'assemblée sa dresseuse préférée. On glisse alors de *Sauvez Willy* aux *Dents de la mer*. En coulisses (sur le plateau donc), c'est la panique. Comment empêcher ce massacre? Au final, la consternation, la tristesse, et chacun de remettre en question ses rêves, tout ce qu'il ou elle avait projeté dans ce job. Le parc ne résistera pas au scandale.

On la devine gore, cette scène, faite de chair déchiquetée et de sang se mêlant à l'eau chlorée. Mais on la devine seulement, car elle se déroule en hors-champ. C'est là la véritable prouesse de cette jeune création du collectif La Station, rendre vivant ce qu'on ne voit pas pour nous accrocher à l'histoire racontée sur le plateau. Cela passe évidemment par l'énergie des comédiens - Cédric Coomans, Eléna Doratiotto, Sarah Hebborn, Daniel Schmitz, tous issus de l'ESACT de Liège, rejoints par Kirsten Van Den Hoorn, formée au RITCS. L'artifice passe aussi par la création sonore d'Antonin Simon et lumières d'Octavie Piéron, créant l'illusion d'un réel aquapark dissimulé derrière le volet mécanique servant les entrées et sorties des acteurs.

Tout aussi bluffante soit-elle, cette atmosphère électrisante et millimétrée change du tout au tout dans la deuxième partie. À l'heure du deuil, ce sont des questions intimes et des confidences parfois étonnantes qui occupent une intrigue ressassant des rêves ainsi effondrés. Il manque peut-être ici d'aussi efficaces ingrédients dramaturgiques qu'au démarrage, pour rebondir sur des thèmes aussi intéressants que l'importance du travail dans la vie, les amitiés au boulot ou la question du deuil. En dépit de cette cassure, *Parc* s'avère une excellente promesse et carte de visite pour cette jeune compagnie, qui jongle avec les différents langages du cinéma, du théâtre gestuel et de la comédie pour construire des histoires originales.

Nicolas Naizy

Les dents de la mort

THÉÂTRE Avec *Le parc*, le collectif *La station* signe une tragi-comédie noire pas vraiment à l'eau de rose... plutôt rouge sang.

Sous l'égide de Laora, leur superwoman nageuse au discours de ma-nager, l'équipe soudée des dresseurs d'orques s'appête à monter sur la scène et les flots pour le show de l'après-midi. Une journée particulière au parc d'attraction aquatique, puisque c'est l'anniversaire de la cheftaine, laquelle va se produire sous le regard de sa famille venue l'applaudir.

Mais, coup de théâtre dans la trame (à la rame) bien rodée, l'orque vedette du spectacle, Tatanka, aime tellement la chef des dresseurs d'animaux marins qu'elle la dévore, et pas seulement des

yeux, en plein spectacle.

Stupeur, sidération dans l'équipe, noyée dans le désarroi, et qui, perdue sans sa boussole qui aiguillonne, navigue à vue, dérive sans gouvernail et ressemble à un radeau de médusés...

Avec ce spectacle, qui rappelle *De rouille et d'os* de Jacques Audiard par son début et son côté cinématographique, le collectif *La station* signe un petit bijou d'humour noir, mélange par son côté étrange de *Twin Peaks aquatique*, et, de par sa férocité revigorante, de *Petits meurtres entre amis* de Danny Boyle.

On se marre parfois comme des

baleines dans cette comédie qui ne joue pourtant pas les grandes orques - les silences y ont des allures de calme plat - et dans laquelle ces « moules parquées » sur leur brise-larme sortent de leur coquille pour, sous leur langue de bois, leur discours formaté et vide, révéler, parfois sans le vouloir, l'envers du décor : le spectacle désolé du show pris à froid, de l'aseptisation tachée de sang de l'eau chlorée... qui manquait de sel.

Auteurs et interprètes de cette histoire d'eau et d'os, les cinq jeunes comédiens sont comme des poissons dans l'eau



dans le rôle et la gestuelle des dresseurs - sautillants, frétilants, puis au regard de poisson mort -, au discours lisse puis détraqué (malgré l'« attraction ») par le drame, et qui depuis... rament.

Bernard Roisin

>> Le parc, jusqu'au 15 juin à l'atelier 210 à 20H 30 du mardi au samedi, chaussée Saint Pierre 210 à 1040 Bruxelles. Renseignements : 02 732 25 98 info@atelier210.be atelier210.be

Parc «Sauvez Willy» à la sauce Stephen King

MIS EN LIGNE LE 26/03/2019 À 12:53

✂ PAR [CATHERINE MAKEREEL \(/3773/DPI-AUTHORS/CATHERINE-MAKEREEL\)](#)



Attention : comédie noire aux vapeurs de chlore !

Du 27 mars au 5 avril à l'Ancre (<http://www.ancre.be/show/2018-2019-PARC>)
(Charleroi). **Du 4 au 15 juin à l'Atelier 210 (<https://www.atelier210.be/agenda/2018-06-04/>)** (Etterbeek).



La mise en scène de « Parc » réussit un véritable tour de force en nous faisant croire à un spectacle aquatique démesuré sans jamais rien nous montrer de la scène en question. - DR

On pourrait d'abord croire à la réalisation d'un documentaire dans les coulisses d'un parc aquatique. Jeunes et dynamiques, des dresseurs animaliers se présentent tour à tour. Diplômés d'un master en écosystème méditerranéen ou soigneurs biberonnés au rêve de travailler un jour avec les dauphins, Anke, Kania, Lars et Nicolaï racontent leur métier avec fierté tout en assurant la logistique du show de Laora, vedette d'un numéro en tête-à-tête avec l'orque Tatanka.

Entre deux confessions sur le taux de chlore du bassin et le « feeling » inné qu'ils ont avec les animaux, chacun va et vient, untel avec des cerceaux de

plastique, une autre avec des seaux de poissons. Echos d'une musique sirupeuse à la Disney, cris du public, gouttes d'eau qui perlent sur les cheveux des dresseurs : la mise en scène de *Parc* réussit un véritable tour de force en nous faisant croire à un spectacle aquatique démesuré sans jamais rien nous montrer de la scène en question.

Tout se joue dans le jeu des comédiens, délicieusement candides dans leur combinaison de plongée, décrivant joyeusement les gestes pour amener l'orque à cracher ou sauter. Tandis que les accessoires du spectacle deviennent de plus en plus improbables, du sabre au costume de marquis, on sent poindre l'ironie du collectif La Station pour évoquer notre société avide de spectacles, entraînée dans une course effrénée à l'hyper-divertissement. Les talkies-walkies grésillent de manière convaincante et les discours semblent bien rodés, notamment sur l'amitié entre l'homme et l'animal, mais cette façade angélique va doucement se craqueler.

Thriller absurde

Les nouveaux chaussons de plongée glissent plus que d'habitude, non ? Et cette partie du spectacle où l'on propose à un enfant d'approcher de l'orque en canoé, est-ce bien raisonnable ? Les orques sont adorables mais n'est-il pas aberrant de barboter avec de tels prédateurs ? Alors qu'on sent percer un soupçon de doute derrière les exposés formatés, un mouvement de panique semble parcourir les personnages. Le visage crispé, celui-ci vient réapprovisionner son seau en poissons. Celle-là, paniquée, revient du bassin à la recherche d'un minuscule gilet de sauvetage. Tout à coup, les piailllements de joie du public se transforment en cris d'effroi. Et l'on comprend que la cheffe du staff vient d'être dévorée en plein show par l'orque Tatanka.

Le spectacle va alors basculer dans une atmosphère étrange, à mesure que nos dresseurs sombrent dans la tristesse d'abord, dans une folie rampante ensuite. Des portes mécaniques qui font des siennes, des personnages qui entendent des voix, un vestiaire qui s'effondre mystérieusement, un coup de fusil hypodermique qui part malencontreusement : de parodie décalée, la pièce mute vers une sorte de thriller absurde.

Issus du Conservatoire de Liège, les comédiens de La Station tissent un ovni complètement barré, qui ose toutes les lubies dans le récit et l'interprétation pour souligner les contradictions de personnages désesparés quand leur

conception d'un monde fait de rêves et de spectaculaire vient à s'effondrer. Entre le souvenir des dauphins qui égayaient leurs lattes en plastique quand ils étaient petits et l'instinct carnassier qui s'est réveillé chez leur orque domestique, la remise en question est douloureuse.

Si la fin – bifurquant de nouveau vers une épopée à la *Sauvez Willy* – n'est pas tout à fait aboutie, le collectif révèle un univers déroutant, drôle, et franchement éclaboussant !

L'ECHO MARDI 4 JUIN 2019

Rire de l'obscénité du réel

Le collectif La Station s'amuse à décortiquer la société du divertissement avec «Parc», sa nouvelle création théâtrale à l'Atelier 210, déjà remarquée au festival Émulation.



Suggérer plutôt que montrer pour mieux démonter la mécanique de la société du spectacle. © LESLIE ARTAMONOW

THÉÂTRE

TIMOUR SANLI

Après avoir reçu le Prix du Jury International au Festival Émulation au Théâtre de Liège, en mars dernier, «Parc», troisième création du collectif La Station, formé par les comédiens Eléna Doratiotto, Sarah Hebborn, Cédric Coomans et Daniel Schmitz, tous les quatre issus du Conservatoire de Liège. Le point de départ de cette pièce ressemble à une vieille farce: une dresseuse d'orques se fait dévorer par l'animal en plein milieu d'un show. C'est pourtant d'une histoire vraie qui s'est déroulée au Sea-World d'Orlando, en 2011, que les quatre comédiens ont puisé leur inspiration pour interroger notre société du divertissement.

«On voulait mettre le public dans une position qui n'est pas celle attendue, les emmener avec nous dans un endroit qu'on ne voit pas», raconte Eléna Doratiotto, du collectif La Station. Cet endroit qu'on ne voit pas, ce sont les coulisses, là d'où on ne voit pas non plus le spectacle en cours. Le public devine néanmoins ses reflets, une ambiance étrange,

parfois sordide. Il peut imaginer ce qu'il se passe, grâce à un travail soigné sur la lumière et le son *«qui ne font pas seulement partie du décor mais agissent vraiment sur le spectacle.»* Le collectif utilise son «obsession pour le hors-champ» pour dévoiler la trivialité quotidienne qui se cache derrière le sensationnalisme. Ce passage par le hors-champ contraint le public à l'imagination. De ces bruits, de ces reflets d'eau, de cette ambiance de coulisses, il doit pouvoir s'imaginer un spectacle dont on ne lui donne pratiquement rien. *«D'habitude, on nous envoie tout à la figure tout le temps. Ici, finalement, le spectateur est poussé à imaginer, et imagine bien mieux que ce qu'on pourrait lui présenter.»* commente la comédienne Sarah Hebborn.

La mise en scène et les choix de scénarios permettent de s'interroger sur les sentiments et la vie dans une société dite «du spectacle». Pour le collectif, cette société est celle qui «met en scène le vivant. Dans les parcs aquatiques, on met en scène le sauvage dans un lieu où il ne le sera jamais», reprend Eléna Doratiotto. La pièce joue donc avec les codes du divertissement en prenant soin de ne pas en devenir un. Le but étant de laisser une place aux émotions des spectateurs mais aussi à sa réflexion, sans qu'elle ne soit ex-

Le collectif utilise son «obsession pour le hors-champ» pour déjouer le sensationnalisme.

clusivement critique. *«Parmi les gens qui travaillent dans les parcs aquatiques, on retrouve une partie de nous-mêmes, celle qui a cru aussi à ce monde-là, sans penser à l'animal et à ce que ça signifiait réellement»*, précise Cédric Coomans, un autre membre du collectif, afin de mettre en exergue toute l'ambiguïté et l'ambivalence du divertissement.

Rire pour agir

Une autre des références qui porte le spec-

tacle, c'est le philosophe français d'inspiration marxiste Alain Badiou, et plus spécifiquement sa formule «rire de l'obscénité du réel». Bien que «Parc» n'aborde pas un thème joyeux et paraît lourd de sens, c'est une comédie. À nouveau, La Station insiste pour dire que rire de l'obscénité du réel c'est révéler cette obscénité et permettre d'agir, *«pas un rire cynique qui permet de ne rien faire»*, dit le comédien Daniel Schmitz. Le spectateur se confronte à un rire dérangeant qui le met face à l'absurdité d'une situation qui paraissait normale ou même amusante. Il rit par exemple de ces personnages qui s'étonnent *«de la conséquence plutôt que de la cause, ce qui en un sens est encore très actuel.»*

Ce qui ne cessera jamais d'être actuel, c'est sans doute ce rapport au choc, à la mort ou même aux différentes morts, celle d'un monde qui s'écroule (ici celui du parc aquatique), d'une personne, d'un environnement. Que faire quand la façade craque ou qu'un monde meurt? La réponse n'est pas offerte, mais un appel est lancé à l'imagination, à ce qui ne nous est pas déjà donné mais reste à construire.

Du 4 au 14/6: chaussée Saint-Pierre 210, 1040 Bruxelles: www.atelier210.be



demandez le programme

Cauchemar dans le grand bassin

Parc | Atelier 210



Mercredi 5 juin 2019, par [Didier Béclard](#)

Dans « PARC », le Collectif La Station se penche sur les réactions humaines face au choc, à la mort et plonge dans les coulisses d'un parc aquatique pour traiter du monde du spectacle et de certaines de ses absurdités. Une comédie sombre qui donne à réfléchir.

Sur une musique de clavecin, on découvre l'envers du décor, les coulisses d'une action qui se déroule hors champ pour le spectateur. Le rideau qui se lève et descend (quand il veut bien) nous permet de découvrir, par intermittence, l'ambiance, les reflets de l'eau et la musique du spectacle, les cris de la foule. Le spectateur ne voit rien du show qui se déroule dans le grand bassin, c'est son imaginaire qui travaille.

Nous sommes dans un parc aquatique, Lars, Kania, Anke et Nicolaï sont dresseurs d'animaux marins. Ils remplissent des seaux de poissons et s'apprêtent à accompagner leur leader et coach (motivation et implication) Laora pour le grand show avec l'orque vedette Tananka et là, le drame se produit. La dresseuse en chef se fait dévorer par l'animal sauvage.

Pour les quatre dresseurs survivants, le choc est dur. Ils passent la nuit au parc aquatique désormais désert et tentent ensemble de se remettre du malheur qui vient de les frapper. Leur métier, c'est leur passion, leur moyen d'exister, ils perdent leur emploi qui les définissait socialement, tout leur monde s'écroule. A l'amertume et la tristesse se mêle la désillusion de ces dresseurs face à la disparition de ce que l'on croyait immuable, mais aussi le désenchantement par rapport au monde du spectacle qui semble avoir de moins en moins de limites. Brutalement, nous sommes ôtés du rêve dans lequel la société du spectacle nous avait plongé.

Le Collectif La Station (composé de Eléna Doratiotto, Sarah Hebborn, Cédric Coomans et Daniel Schmitz) s'est inspiré d'un fait réel qui s'est déroulé au SeaWorld d'Orlando en 2011. Fruit d'une écriture collective, « PARC » s'intéresse aux réactions humaines face au choc, à la mort, dans un être humain ou d'univers et au désarroi. La pièce emprunte également quelques codes au monde du cinéma – après tout les quatre membres du collectif appartiennent à la génération « Sauvez Willy » -, à commencer par le hors champ où le spectaculaire n'est jamais donné à voir mais suggéré. Toute la force de « PARC » repose sur l'utilisation de ce procédé.

Au final, cette comédie noire, cynique par moment, met en scène des personnages drôles, largement secoués par ce qu'il leur arrive, cruels, pas toujours cohérents mais toujours terriblement humains.

Didier Béclard